

L'inconscient est politiquement incorrect

Jacques André

Volume 28, Number 1, 2019

Identités². Qui suis-je ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064594ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064594ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

André, J. (2019). L'inconscient est politiquement incorrect. *Filigrane*, 28(1), 15–32. <https://doi.org/10.7202/1064594ar>

Article abstract

Among all the sexualities we encounter in the animal world, only the human one is disjointed from reproduction: for us, there is a gap between “instinct” and “drive.” Human sexuality is neither natural nor counternatural, it is un-natural. By rooting it in the infantile and by dissociating the sexual and the genital, Freud and psychoanalysis have in a way “prolonged” this emancipation of sexuality. The idea of a primacy of gender over sex, which goes so far as to assert a polymorphism that multiplies the genders well beyond two, can be understood as a way of deepening the “criticism” of nature and of the dominant—namely, heterosexual and patriarchal—ideology. However, is the unconscious the witness of our present time or is it “politically incorrect”?



L'inconscient est politiquement incorrect

Jacques André

Résumé : Entre toutes les sexualités du monde animal, celle humaine est la seule à être disjointe de la reproduction, ce que signifie l'écart entre « instinct » et « pulsion ». La sexualité humaine n'est ni naturelle, ni contre-nature ; elle est *dénaturée*. En l'enracinant dans l'infantile, en dissociant le sexuel et le génital, Freud et la psychanalyse ont en quelque sorte « prolongé » cette émancipation de la sexualité. Le primat revendiqué du genre sur le sexe, qui va jusqu'à affirmer une polymorphie multipliant les genres bien au-delà de deux, peut s'entendre comme une façon de pousser jusque dans ses derniers retranchements la « critique » de la nature comme de l'idéologie dominante, à savoir celle hétérosexuelle et patriarcale. L'inconscient est-il lui aussi fils de son temps ou est-il « politiquement incorrect », quels que soient l'ordre en place et la pensée obligée ?

Mots clés : histoire de la sexualité ; pulsion ; féminité ; genre ; inconscient ; homosexualité.

Abstract : Among all the sexualities we encounter in the animal world, only the human one is disjointed from reproduction: for us, there is a gap between “instinct” and “drive.” Human sexuality is neither natural nor counternatural, it is un-natural. By rooting it in the infantile and by dissociating the sexual and the genital, Freud and psychoanalysis have in a way “prolonged” this emancipation of sexuality. The idea of a primacy of gender over sex, which goes so far as to assert a polymorphism that multiplies the genders well beyond two, can be understood as a way of deepening the “criticism” of nature and of the dominant—namely, heterosexual and patriarchal—ideology. However, is the unconscious the witness of our present time or is it “politically incorrect”?

Key words : history of sexuality ; drive theory ; femininity ; gender ; unconscious ; homosexuality.

« **Q**u'est-ce que l'être humain ? » La question est aussi ancienne que l'humanité... Cette phrase par laquelle s'ouvre l'argument proposé pour ce colloque appelle à déplacer d'un cran la question et l'énigme : *De quand date l'humanité de l'homme ?* La datation de l'espèce est approximativement connue : le plus ancien crâne découvert a 7 millions d'années. À peu de chose près le même âge que le chimpanzé et le bonobo, ces primates avec lesquels nous partageons 98,7 % de notre séquence ADN. Si proches d'ailleurs que

l'on ne peut exclure quelques métissages dans ces temps reculés. Lucy, avec ses 3,2 millions d'années et les 40 % de son squelette retrouvé, a le mérite de présenter une étape intermédiaire: elle est bipède, mais n'a pas encore conquis la station droite. Ses bras sont aussi longs que ceux d'un chimpanzé, preuve qu'elle est arboricole. Qu'elle ait fait une mauvaise chute en tombant d'un arbre est d'ailleurs une des hypothèses formulées pour expliquer sa mort. «Lucy» est un prénom féminin parce qu'il s'agit très probablement d'un squelette de femme; un léger doute subsiste cependant, ce qui ne manque pas d'humour par rapport au thème de ce colloque et vient rappeler par défaut le lien étroit entre l'assignation du sexe et la vue. Quand il ne reste que des os, la preuve irréfutable manque. Nul doute que Lucy communique avec ses semblables, comme le font tous les primates; ce n'est pas pour autant qu'elle *parle*. L'acquisition du langage articulé, l'activité symbolique et l'infinité des énoncés possibles qu'il permet, cette acquisition est inséparable du processus de cérébralisation. Or celle-ci attendra la station droite et la position corrélatrice des cervicales pour connaître un développement sans équivalent dans le monde animal. *Homo erectus* a 2 millions d'années; quand se décide-t-il à parler? Progressivement entre 2 millions et 500 000 ans – on n'est pas à 100 000 ans près.

Deux témoins permettent d'avancer 500 000 ans comme un âge minimal assuré. D'abord l'outil, une pierre symétrique, exigeant plus d'une douzaine d'opérations successives. «Il est inimaginable, écrit Lévi-Strauss, que ces techniques complexes aient pu se transmettre de génération en génération sans faire l'objet d'un enseignement.» (Lévi-Strauss, 2013, p. 213-214). Ensuite, et avec une force particulière quand il s'agit de définir l'«humanité» de l'homme, l'expérience de la mort. Pendant des millions d'années, l'homme s'est comporté comme les autres primates, n'accordant au congénère mort aucune attention spécifique. La mort humaine est datée, et grâce aux ossements, avec une certaine exactitude. 350 000 ans, c'est l'âge du premier témoignage avéré: un puits rassemblant plusieurs squelettes en Espagne, à Atapuerca près de Burgos; des corps déposés au fur et à mesure de leur décès dans une cavité karstique, avec à leur côté une pierre biface en quartzite rouge jamais utilisée, une pierre-symbole donc, comme si l'usage en était réservé à l'au-delà. Un autre «cimetière», sensiblement de la même époque, a été mis au jour en Indonésie.

La psychanalyse est une cure de parole. L'homme est un homme de parole. Il n'est pas simple de tracer la ligne de démarcation qui différencie l'homme de l'animal. Toute la faune communique, abeilles comprises. Pour

ne pas trop s'éloigner de l'homme et s'en tenir aux primates, ces derniers sont capables, grâce à l'os hyoïde, de distinguer une dizaine de sons. Au fond de l'Amazonie, tel cri signale la proximité du jaguar, premier prédateur du singe. Tel autre cri, plus violent, indique qu'il s'approche dangereusement. La valeur de *signe* de ce cri est indiscutable. Mais il s'agit d'un signe compact, sans équivoque, pour lequel il est impossible de distinguer signifiant et signifié, et qui n'entre dans aucune autre combinaison. Pas de jeu possible, ce cri ne fait jamais semblant. « Pierre et le loup » est une histoire seulement humaine. Toutes les différences convenues entre l'homme et l'animal, sur le mode « l'homme est le seul animal qui sait qu'il va mourir », reposent sur un préalable, la spécificité du langage humain, sa double articulation, la multiplicité de ses fonctions, bien au-delà de la seule communication. Exemple entre toutes, la fonction poétique, définie par Roman Jakobson, souligne la capacité du message à se centrer sur lui-même et devenir sa propre visée. Les patients qui « parlent pour ne rien dire », tâche extrêmement ardue et toujours mise en échec, ne font rien d'autre.

De quand date l'humanité de l'homme? Lévi-Strauss et Lacan avaient rêvé ensemble de pouvoir répondre : à partir de l'interdit de l'inceste, marque et fondement du passage de la nature à la culture, sauf que le mot *inter-dit* le laisse entendre, dire est la condition d'interdire.

Le degré hypothétique augmente d'un cran quand on se pose la question : de quand date la sexualité humaine? Ici pas de preuve par l'os. On peut cependant répondre tranquillement quant à ce qui en fait l'originalité. La définition proposée par Beaumarchais en vaut bien d'autres : « Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, Madame, il n'y a que cela qui nous distingue des autres bêtes. » Cet hommage très dix-huitiémiste au principe de plaisir met l'accent sur ce qui fait l'humanité de la sexualité : sa dissociation avec l'instinct et la reproduction. Que cela s'adresse à « Madame » invite à une précision supplémentaire : la femme est la seule femelle mammifère à se livrer au coït en dehors de la période du rut. Qu'est-ce qui a permis une telle évolution? On n'en sait évidemment rien, ce qui ouvre le champ des hypothèses. Après quelques commentaires ironiques sur les « robinsonnades génitales » des féministes, le très rationnel Lévi-Strauss, laissant sur le tard davantage libre cours à sa fantaisie, suggère une réponse qui repose elle-même sur le préalable de l'acquisition du langage :

Quand les femmes purent signaler leurs humeurs avec des mots, elles n'eurent plus besoin des moyens physiologiques par lesquels elles se

faisaient précédemment comprendre. Ayant perdu leur fonction première, devenus inutiles, ces vieux moyens, avec leur appareil encombrant d'effluves, de moiteurs, de rougeurs et d'exhalaisons odorantes, se seraient peu à peu atrophiés. (Lévi-Strauss, 2013, p. 214-215)

Lévi-Strauss énonce-t-il ainsi une vérité préhistorique ou ne met-il en forme que les modalités de son propre refoulement... Curieusement le mythe-fantasma de l'anthropologue n'est pas sans rappeler celui de Freud, alors qu'il évoque un « patient renifleur », l'homme aux rats. Le refoulement des plaisirs olfactifs de l'enfance ne serait-il pas la répétition d'un moment fondateur dans l'histoire de l'humaine sexualité, celui du « refoulement organique », quand la conquête de la station droite, l'éloignement du sol et celui du nez des organes génitaux qu'elle entraîne, ont conduit à une atrophie du sens de l'odorat (Lévi-Strauss, 2013, p. 212-213) ? À suivre les variantes de ce même mythe des origines (mythe très anal, très « névrose obsessionnelle »), la première différence sexuelle opposerait moins l'homme et la femme, que l'homme et l'animal ; voire, d'odeurs en exhalaisons, le génital et l'anal. Un patient gynécologue, devenu un spécialiste reconnu de la réparation de la cloison vagin-rectum, disait n'avoir jamais compris pourquoi l'entrée du vagin était placée si bas, « ça aurait dû être plus haut, plus loin de l'anus. »

En faisant l'hypothèse d'une solidarité entre l'apparition du langage articulé, l'activité symbolique qu'il permet, et l'effacement des manifestations de l'œstrus, Lévi-Strauss fait de la naissance de la sexualité humaine un fait de culture : « La culture aurait modelé la nature, et non l'inverse » (Lévi-Strauss, 2013, p. 215). Ce que le psychanalyste prolonge et accentue volontiers en distinguant la pulsion de l'instinct. Si la pulsion a conservé la force irrépressible de l'instinct, pour le reste elle se définit par ce qui l'en distingue. Indissociable du fantasme (on n'a jamais « vu » l'une sans l'autre), dessinant à la surface du corps une géographie de l'excitation qui se moque d'un quelconque « primat du génital », impossible à définitivement satisfaire, toujours un désir d'avance, la pulsion est capable de changer autant de but (ce qui permet au sexuel d'investir des domaines ou des activités, y compris celle de penser, sans relation manifeste avec l'image commune de la sexualité, « boire sans soif » par exemple) que d'objet (une de perdue, dix de retrouvées ; hétéro pendant 30 ans, homo le reste de sa vie)... L'émancipation du sexuel de la visée instinctuelle et reproductive n'a pas attendu la pilule contraceptive, elle a quelques centaines de milliers d'années. La sexualité humaine n'est ni naturelle ni contre-nature, elle est *dé-naturée*. Et quand la

nature tente de refaire surface, à l'heure des transformations de la puberté, c'est pour trébucher en terrain miné par le sexuel infantile. Il arrive même, dans des cas extrêmes, que la nature soit priée d'attendre, quand la jeune anorexique bloque sur place, par la seule violence de sa vie psychique, le surgissement menaçant des attributs de la féminité. Dénaturée ne veut pas dire que la sexualité soit dérégulée, mais ce que l'instinct ne contrôle plus, c'est maintenant à l'institution, au *socius*, de s'en charger. Nulle société qui ne trace ses lignes de démarcation entre l'obligé, le permis et l'interdit.

Deux remarques complémentaires pour clore ce voyage à travers le temps. La liberté conquise par la sexualité ne laisse pas intacte la reproduction. Elle aussi tombe sous le coup, au moins partiel, de l'*inutilité*, celle des systèmes de parenté, de leurs prescriptions et interdictions sur le versant social (pourquoi se voir *interdire* la cousine parallèle et *devoir* épouser la cousine croisée?), celle du désir d'enfant ou de descendance sur le versant individuel. Un désir lui aussi soumis au conflit psychique, tout aussi capable de multiplier la progéniture que d'engendrer la stérilité. La reproduction est devenue simultanément symbolique et sexuelle: l'énigme «d'où viennent les enfants?» interroge moins la nature que la scène primitive. Comme le souligne Maurice Godelier, jamais un homme et une femme ne suffisent à faire un enfant; si dieu ne participe pas à la conception, l'enfant n'aura pas d'âme... et quand bien même dieu serait mort, il n'est d'enfant qui ne se conçoive hors son inscription dans un ordre symbolique qui contribue à l'engendrer tout autant qu'une rencontre de gamètes.

Deuxième remarque, elle concerne la femme. C'est en son corps que disjonctent l'instinctuel et le sexuel. À ce titre, elle semble bien être devenue à la fois le représentant par excellence de l'énigme (qu'est-ce que «sexuel» veut dire?) et le corps à contrôler. La domination masculine, elle aussi, remonte au fond des âges, la politique de la sexualité a l'âge de la sexualité. Les premiers documents en la matière, peintures et sculptures avec lesquelles naît la figure, sont malheureusement très récents, pas plus de 40 000 ans. L'homme y apparaît comme un motif relativement négligé, c'est une femme qui est peinte ou sculptée; moins qu'une femme, elle n'a pas de visage. Elle a par contre des formes démesurées, seins, fesses et surtout vulve, souvent seule à être peinte (Demoule, 2007). Tout se passe comme si se configurait ainsi dans cette démesure l'une des traductions possibles de la différence des sexes, celle que Tirésias rendra célèbre: il y a deux sexes, et l'un des deux, le féminin, jouit neuf fois plus que l'autre dans l'acte sexuel. La femme a perdu sa chaleur cyclique, elle est en chaleur tout le temps; «porte du diable»

(Tertullien), il faut la brûler ou la voiler. Ou la censurer sur *Facebook* : ironie de la préhistoire faisant disparaître du chaste écran la Vénus de Willendorf qui, du haut de ces 30 000 ans, exhibe la féminité dans tous ses excès.

À l'autre extrémité de l'histoire, l'histoire continue. Impossible de dissocier les enjeux politiques contemporains de l'interrogation sur le genre d'une critique, sinon de la différence elle-même des sexes (encore que...), en tout cas de sa traduction en termes de domination ; une domination double, d'abord celle du privilège accordé à l'hétérosexualité, ensuite celle de l'homme au sein du couple homme/femme. « Dénaturaliser l'ordre sexuel en parlant de genre, ce n'est pas tant politiser le sexe, écrit Éric Fassin, que révéler au grand jour combien il a toujours été déjà politisé » (Fassin et Margron, 2011, p. 31). Les grandes figures des *gender studies*, Monique Wittig, Gail Rubin, Judith Butler, sont femmes, féministes et lesbiennes. Pas plus que cela ne suffit à circonscrire la portée de leur discours, on ne saurait tenir cette communauté d'Amazones pour indifférente. L'ouvrage majeur de Judith Butler, *Gender Trouble*, cherche autant les ennuis et la discorde qu'à brouiller des distinctions trop claires entre homme et femme. Elle écrit : « Le genre devrait être renversé, aboli ou rendu fatalement ambigu, parce qu'il est toujours un signe de la subordination des femmes. » (Butler, 2005a, p. 34) Véritable programme politique et culturel. À aucun moment, elle ne reprend à son compte la notion d'*identité* de genre, élaborée par Money et Stoller. La théorie-fantasme de Butler est à l'inverse celle d'un monde où l'on passerait sans conflit d'une identité sexuelle à une autre (ce que l'Argentine et plus récemment le Mexique ont inscrit dans la loi). « Le rêve qui me semble le plus attachant, écrit Gail Rubin, est celui d'une société androgyne et sans genre (mais pas sans sexe) où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui on fait l'amour. » (Rubin et Butler, 2011, p. 76)

Le débat de la psychanalyse avec les études sur le genre est nécessaire, encore faut-il qu'il échappe à la caricature. Si les psychanalystes n'ont rien d'autre à dire qu'à ânonner « le destin c'est l'anatomie », renvoyer au roc biologique de la sexuation... ou réduire l'adversaire au déni de la différence des sexes, sans même réinterroger ce qu'ils entendent par cette dernière expression, c'est à désespérer de ceux dont l'attention, l'écoute en égal suspens, est censée constituer la méthode. Toute une littérature militante dite « psychanalytique », le plus souvent écrite au Nom-du-Père, s'est plu à vanter les mérites de la famille œdipienne opposée à l'assemblage « drôle de genre » inventé par l'adversaire. Si la famille nucléaire (le père, la mère et les enfants)

était en elle-même une garantie de santé psychique, il y a longtemps que le psychanalyste que je suis s'en serait aperçu.

L'idéologue, celui qui confond l'idée qu'il propose avec la cause qu'il défend, qui mélange sa croyance à la raison, c'est toujours l'autre... Il est vrai que les *gender studies* n'y échappent guère: homo, trans, intersexué, non-binaire... tout devient cause à défendre, entraînant dans son sillage de nouveaux interdits de dire et de penser. Y compris à l'intérieur de la psychanalyse – j'y reviendrai avec la question de l'homosexualité de l'analyste.

La psychanalyse elle-même peut-elle se dégager de l'ornière idéologique? Dans quelle mesure son approche de l'inconscient reste-t-elle indemne de choix culturels? Cette question n'épargne pas la tâche pratique, s'il est vrai qu'une des formes constitutives de la position analytique est de suspendre tout jugement sur ce qui serait le Bien du patient, voire, plus fondamentalement, de l'ignorer. Il n'en reste pas moins que la psychanalyse est aussi l'héritière d'une histoire politique et culturelle. Sans Luther, sa Réforme, et la mise au premier plan de l'individu, sans les Lumières et la critique de toute transcendance, sans l'avènement de la démocratie, etc., pas de psychanalyse: qu'il faille l'inventer ou la pratiquer. Un psychiatre russe expliquait un jour fort simplement à Nathalie Zaltzman pourquoi il n'y avait pas eu de psychanalyse possible en URSS: « Comment dire tout ce qui vous passe par la tête à celui qui est assis derrière vous, quand vous n'avez aucun moyen de savoir s'il n'est pas un informateur du KGB. » Les sociétés dites primitives, comme les sociétés totalitaires ou despotiques, recherchent l'unanimité. La psychanalyse, pratique du conflit psychique, est, elle, indissociable des formes démocratiques du conflit. Celui qui s'engage dans une analyse court le risque de devenir un peu plus libre qu'avant. Encore faut-il que le monde environnant résonne à l'unisson. Pour l'analyse « Dieu » est un matériel comme un autre, on ne peut pas être psychanalyste à la Mecque. Il reste, bien sûr, que l'analyste sans mémoire, sans désir, sans conviction, sans croyance, sans espoir... est une fiction « idéologique ». Le psychanalyste est pour la liberté, pour la vérité (celle qu'on entretient avec soi-même), pour l'issue psychique (plutôt que somatique, addictive, délinquante...) au conflit intérieur; il est pour le changement (en mieux... même si celui-ci n'est pas précisé), pour la sublimation, etc. Mais ces ouvertures ne construisent pas un programme politique et culturel. Il serait contradictoire avec l'esprit de la psychanalyse que de constituer celle-ci en *Weltanschauung*.

Le débat avec les *gender studies* est d'abord théorique, il n'est cependant pas sans écho clinique. Entre Freud et nous, les lignes de démarcation du

refoulement culturel se sont déplacées, pas seulement en Irlande (62 % des électeurs de ce pays très catholique ont approuvé le mariage homosexuel), concernant notamment la possibilité de donner corps aux désirs bi- et homo- sexuels.

D'abord quelques considérations théoriques en suivant plus particulièrement, dans le foisonnement des *gender studies*, la ligne défendue par Judith Butler. Considérations en deux temps, d'abord en accompagnant la critique à laquelle se livre la philosophe américaine, ensuite en s'en démarquant.

Un enfant naît. Le premier énoncé, « C'est une fille ! C'est un garçon ! », dépasse largement le simple constat, il emporte avec lui une masse de représentations en rose ou bleu qui précède parfois de quelques siècles, voire de quelques millénaires l'enfant qui vient de surgir, lui traçant, dans les sociétés les plus traditionnelles, un destin social auquel il ne pourra que se soumettre. Nulle culture, aussi démocratique soit-elle, qui n'anticipe et ne contribue à déterminer la vie du nouveau-venu en fonction de son sexe. L'assignation de genre ne se contente pas d'enregistrer, elle « performe », elle fait exister ce qu'elle nomme. Le genre est un « effet de langage », et c'est d'abord contre le langage, écrit Butler, qu'il convient de mener le combat politique contre la hiérarchie des sexes ou des choix sexuels. Le passage au neutre des crèches suédoises est un exemple parmi bien d'autres de ce qui se multiplie aujourd'hui dans le monde occidental. Comme le suggérait Monique Wittig, pionnière des études sur le genre, c'est à la rigueur le premier mot, « fille » ou « garçon », qu'il faudrait pouvoir empêcher. Un enfant naît, il choisira son genre, voire son sexe, plus tard.

L'homme qui surjoue, même à peine, sa masculinité (sans qu'il soit nécessaire d'aller jusqu'à la Harley-Davidson), ou la femme qui en rajoute, ne serait-ce que d'un faux cil, dans la féminité, ne révèlent-ils pas, tout autant que la « folle¹ » la plus extravagante ou la « *butch* » la plus carrée, le jeu du genre, le jeu dans le genre ? S'il y a une vérité du travesti, c'est d'exhiber la nature imitative du genre. « Quand je suis déguisée en fille, dit cette jeune patiente lesbienne dans une remarquable condensation, je suis canon². » Toute position sexuelle affichée est une comédie qui laisse en coulisses ce contre quoi elle tient tant à se démarquer. Si de toutes ces positions l'hétérosexualité est la plus comique, dit Butler, c'est qu'elle ignore n'être qu'une position parmi d'autres et qu'elle se prend pour la norme. Si l'hétérosexualité doit se réélaborer, se reproduire elle-même rituellement en tout lieu, c'est bien que la nature n'y pourvoit pas et qu'elle doit surmonter le

sentiment de sa propre fragilité constitutive. Comment expliquer une telle fragilité?

C'est au fond une manière assez curieuse d'être au monde, écrit Butler. Car enfin, comment se fait-il – Freud se pose la même question dans les *Trois essais* – que cet être polymorphe, ou du moins bisexuel, organise sa sexualité de manière à la centrer exclusivement sur les membres du sexe opposé et avoir avec eux des relations sexuelles génitales? (Rubin et Butler, 2001, p. 21)

De la critique du genre à celle du sexe, il n'y a qu'un pas, nécessairement franchi par Butler et quelques autres. Le travestissement qui œuvre le genre n'imité aucun original. Le genre est une « imitation qui produit la notion même d'original comme *effet* et conséquence de cette imitation » (Rubin et Butler, 2001, p 154). Autrement dit, le sexe n'est pas un morceau de nature originel dont le genre serait la traduction culturelle. Certes le corps existe, mais il est lui-même « le produit d'une histoire sociale incorporée ». La dénaturation n'épargne pas le sexe lui-même. Le genre est la construction sociale du sexe et il est impossible d'accéder à ce dernier sans passer par le premier. Le programme politique ne demande qu'à suivre, par exemple celui que propose la loi argentine, qui lève définitivement l'obstacle de la nature et permet à chacun d'opter pour *le genre de sexe* de son choix. Il y a déjà quelque temps, le *Toronto Star* évoquait le faire-part d'un couple annonçant à leurs proches la naissance de leur enfant : « Il se prénomme *Storm*, quant à connaître son sexe, il le choisira plus tard. » Un peu à la façon dont certains parents catholiques avaient décidé de reporter le baptême à l'âge de raison de l'enfant, afin qu'il puisse s'engager dans la voie religieuse par libre choix.

Une phrase de Freud des *Trois essais* est volontiers citée par Butler : « Du point de vue de la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi » (Freud, 1987, p. 151). Pourquoi après tout l'hétérosexualité? Ce n'est pas en psychanalyse que l'on peut en fonder le privilège. Ici commence le malentendu entre les *gender studies* et la psychanalyse, voire le contresens. Freud critique toute naturalité du choix d'objet, mais il en soutient tout aussi fermement le déterminisme. Même si le mot « choix » est ambigu, il ne consiste en aucune façon en une libre disposition offerte au sujet, mais davantage à élargir la responsabilité jusqu'à l'inconscient lui-même. Quelles que soient les concessions faites par Judith Butler

au déterminisme inconscient, au poids de l'histoire, à l'enracinement dans la première enfance des destins psycho-sexuels, le rêve demeure d'une liberté conquise qui permettrait de s'émanciper de la première assignation de genre. Reconnaître la force déterminante des premières amours reste pour elle un véritable déchirement :

L'apprentissage des normes est lié à un marchandage de l'amour ; c'est une chose inévitable, dans la mesure où l'enfant est nécessairement, en dépit de son bon sens, passionnément attaché à ceux qui l'élèveront. C'est le lot humiliant de tous les êtres humains : nous aimons ces êtres humains qui se trouvent être nos parents ou qui prennent soin de nous ; il est terrible de découvrir que nous n'avons pas d'autre choix que de les aimer, et que cet amour est absolu. (Butler, 2005b, p. 119)

Le programme politique visant à « défaire le genre » bute sur l'infantilisme de l'inconscient.

Pas un mot dans tout cela de ce qui constitue l'assignation de genre par l'inconscient des parents, soit l'objet même de la psychanalyse. Que le désir inconscient d'un ou des parents d'avoir une fille ne cède pas, alors même qu'un garçon vient de naître, et toujours le sexe psychique l'emportera sur le sexe anatomique dans la vie psycho-sexuelle du sujet, que celle-ci prenne ou non la forme d'une homosexualité. *On naît fille, on ne le devient pas nécessairement. L'anatomie imaginaire, c'est le destin.* Le déterminisme psychique inconscient est autrement moins plastique et déplaçable que le déterminisme social, même si l'existence de la psychanalyse et l'espoir de changement sur lequel elle repose, laisse ouverte une marge de négociation.

L'inconscient ne se contente pas d'opposer son conservatisme à la liberté de genre, il est aussi politiquement incorrect. Combien de défenseurs des grandes causes puisent le plus fort de leur énergie dans des formations réactionnelles ? De l'égalité en général, Freud fait une maxime sans illusion : « Si je ne peux être le privilégié, que personne ne le soit ! » Il n'y aucune chance de rencontrer dans l'inconscient une quelconque égalité entre les sexes ou les orientations sexuelles. L'inconscient du plus démocrate des hommes ignore la parité, l'inconscient de la plus féministe des femmes ignore l'égalité. Ce qui les fait penser l'un et l'autre n'est pas ce qui les fait jouir.

Deux mots souvent cités permettent de préciser les écarts : « polymorphie » et « bisexualité ». Le premier est aussi caractéristique de la sexualité infantile que de l'infantilisme de la vie sexuelle adulte. Le nouveau-né

affamé cherche le lait, lui arrive un sein qui mélange tout, l'aliment et le plaisir (parfois jusqu'à l'orgasme de la nourricière). La bouche du nourrisson se saisit très vite de la complexité de l'offre, joue avec le téton avant de le mordre quelques mois plus tard, sans plus se préoccuper d'ingurgiter. Il était affamé, il devient insatiable, l'instinct a cédé la place à la pulsion. D'anorexie en gourmandise, de fellation en cunnilingus, de logorrhée en rouge à lèvres, il arrive que la bouche reste pour la vie le sexe par excellence, mais c'est alors parce que la *fixation*, celle qu'impose la violence inconciliable de la chose psychique, a triomphé de la plasticité polymorphe. Ce qui est vrai de la bouche l'est pour chaque recoin du corps, au gré des vies singulières et de la cartographie des plaisirs et déplaisirs que tracent les échanges passionnés avec les premiers objets. Alors que la polymorphie *gender* reste ordonnée selon le sexe (hétéro/homo/bi/trans...), le « polymorphiquement pervers » de la sexualité infantile fait sexe de tout bois.

On devine la tentation idéologique, celle de transformer cette polymorphie en une liberté de multiplier les sexes bien au-delà de deux. L'idée n'est pas complètement fausse, la chorégraphie des préliminaires en illustre quelque chose, celle d'une plasticité du sexuel infantile qui ne se laisse pas arrêter par un quelconque primat du génital. Mais c'est juste faire l'impasse sur l'essentiel : pas de plaisir sans déplaisir, pas de satisfaction sans angoisse, pas d'accomplissement de désir sans symptôme, pas d'inventivité sans destructivité... Pas de vie psychique sans conflit, pas de Psyché sans inconscient, cette part en chacun de nous de l'inacceptable et contre laquelle le moi se défend comme il peut : par refoulement, clivage, forclusion. Lorsque la réalité psychique a largué toutes les amarres et triomphé de tous les conformismes, c'est que règne la détresse de la psychose et non la liberté de l'hédonisme.

Après la polymorphie, la bisexualité... celle-ci n'est pas une réduction de la polymorphie à la dualité, c'est un autre point de vue qui se surimpose au premier, au mépris de la contradiction. La vie psychosexuelle ignore la contradiction, sauf parfois pour le névrosé obsessionnel, quand sa folie du doute transforme la contradiction en zone érogène. Pourquoi un seul sexe et pas les deux ? La bisexualité ne dénie pas qu'il y ait deux sexes, elle les cumule. Elle ne méconnaît pas leur différence, elle en joue. L'infléchissement lacanien a voulu la réduire au refus de la castration, une idée que l'on ne trouve pas chez Freud. Un tel refus se fait effectivement entendre (ne faire qu'Un, réunir les deux sexes séparés, effacer le manque du sexe que l'on n'a pas), cependant il est bien loin d'épuiser la complexité de la bisexualité, qui est aussi celle du fantasme de scène primitive. L'agent d'un tel fantasme n'est pas seulement le

témoin passif de la « nuit sexuelle³ », il s'identifie aux deux protagonistes, il est l'un et l'autre. On pourrait s'attendre à ce que la thèse freudienne d'une bisexualité générique comble l'attente de Judith Butler, il n'en est rien :

Le problème que me posent les vues de Freud sur la bisexualité, c'est qu'il s'agit en fait d'hétérosexualité. La part féminine veut un objet masculin, et la part masculine un objet féminin. Splendide ! Nous avons là deux désirs hétérosexuels, et nous allons donner à cela le nom de bisexualité. Non, je ne peux pas accepter ça. (Butler, 2005b, p. 26)

La bisexualité ça ne fait que deux, toujours les mêmes, et en plus l'un ne va pas sans l'autre. On le devine au ton de Butler, le propos engage tout autre chose que la théorie, quelque chose qui touche à sa vie personnelle. Même si l'inacceptable n'est pas explicite, il paraît bien résider dans la non-reconnaissance d'un désir homosexuel qui ne devrait rien, sinon à personne, en tout cas rien à l'autre sexe. Ce point est capital, et démarque la psychanalyse des études sur le genre, qui intriquent toujours plus ou moins le fantasme sous-jacent et son habillage idéologique. L'expérience analytique ne cesse de le confirmer : pas une scène psychique d'homosexuel, homme ou femme, où l'autre sexe n'impose sa présence, son exigence, qu'il soit mimé, anus versant missionnaire ou godemiché ; ou qu'il soit fui comme la peste. La scène psychosexuelle de l'homosexualité est peut-être encore plus *heteros* que la scène hétérosexuelle, tant l'autre sexe y redouble d'altérité. Côté femme, c'est moins le godemiché qui souligne la présence de l'autre que le refus violent, chez certaines, de la pénétration, au profit d'une érotique de la surface. Côté homme, l'*horror feminae* se nourrit bien souvent d'une représentation du sexe féminin assimilée à une blessure à vif, mais l'image *autre* d'un abîme aussi insondable que dangereux, ou d'un *dark continent*, ouvre sur une figure du féminin qui déborde la réduction à la castration. Léonard raconte comment, attiré dans un traquenard à trois avec une femme par son amant du moment, il s'était précipité dans la cuisine pour récupérer son sexe à l'eau de javel après une première pénétration vaginale.

L'anatomie *imaginaire* c'est le destin ; le sexe psychique prévaudra toujours sur le sexe anatomique... Jusque-là, on peut concéder au constructivisme des théories du genre que le corps, le sexe, n'échappe pas à l'activité symbolique et qu'il ne nous est pas accessible en deçà de l'ordre de la représentation. Le moment délicat est celui où la théorie se fait idéologie, quand le performatif finit par se convaincre de la magie de son propre pouvoir et que

le langage se croit seul au monde. Impossible de simplement ramener le sexe anatomique à un accident corporel négligeable. L'énoncé « C'est un garçon ! C'est une fille ! » suit une perception visuelle. La vue du sexe préside à la nomination du genre. C'est aussi vrai de l'échographie : ou le praticien voit quelque chose, c'est un garçon, ou il ne voit rien, c'est une fille. Merleau-Ponty, et bien d'autres avant lui, ont montré l'impossibilité d'isoler l'événement de la perception de l'expérience humaine dans laquelle elle s'insère. Il n'y a pas de perception naïve, pas de voir qui ne soit informé par un monde symbolique qui le précède. Le serpent et la méduse sont là bien avant la perception du sexe de l'enfant qui vient de naître. La chose vue est-elle à circoncire, à exciser, à caresser, à ne pas toucher, à montrer, à cacher ? Et celui qui voit *rien* quand il voit une vulve n'est pas juste un myope, mais un homme que l'angoisse de castration aveugle. Mais aussi lesté de représentations soit-il, l'événement de la perception visuelle demeure. *Jamais l'assignation de genre n'abolira le hasard de ce qui vient d'être vu*. Paradoxalement, c'est la sidération et l'angoisse qui saisissent le parent de l'enfant hermaphrodite, quand ce qu'il voit est indécidable, ni garçon ni fille, qui indiquent en négatif la dette psychique définitive à la dimension proprement visuelle de la perception. La chose vue peut être reconnue, refusée ou déniée, son impact n'est certainement pas moindre quand le traitement psychique est plus hallucinatoire que perceptif. Et s'il en est un qui se soumet corps et âme à la « réalité » de la perception, jusqu'à en opérer la négation, c'est bien le transsexuel. De la même façon que le fantasme emprunte à la réalité les ingrédients dont il se compose, ou que le rêve se construit à partir des restes diurnes, l'imaginaire qui dessine notre anatomie est aussi l'héritier d'une perception. Que cette première perception soit le fait d'un autre (adulte) la constitue en une expérience particulièrement complexe... « C'est un garçon, c'est une fille... », il n'y a pas de troisième énoncé possible. Aucun parent ne désire un enfant inter-sexué, anomalie toujours liée à un raté de l'embryogénèse. L'évolution juridique et culturelle ne change rien au fond psychique de la question. Est-ce parce que l'allemand dispose du genre neutre, « *Es* », « *ça* », est-ce ça qui a permis à la loi allemande d'ajouter un volet à la question du genre ? Il est aujourd'hui possible aux parents de Hambourg et d'ailleurs d'enregistrer à la naissance l'indétermination sexuelle de l'enfant, ni garçon ni fille. Le souci n'est pas tant de reconnaître un troisième genre que de donner droit à l'incertitude biologique et d'accorder aux parents un temps psychologique et médical avant de trancher.

Il n'est pas sûr que la psychanalyse ait quelque chose à gagner à intégrer le mot « genre » à son appareil théorique ; « sexe psychique » est plus proche

de l'expérience analytique, « genre » manque précisément un peu de « sexe ». L'égalité homme/femme est un acquis (relatif) du monde dans lequel nous vivons, mais le fantasme du rabaissement de la femme, ce fantasme dérivé de la scène primitive, s'entend dans les mots de l'analysant ou de l'analysante sans avoir pris une ride. On pourrait dire la même chose du fantasme de viol, du fantasme fétichiste et de bien des fantaisies. L'enfer ce n'est pas les autres, il loge à domicile.

Le xx^e siècle des sociétés occidentales s'est beaucoup employé à « libérer » les vies sexuelles adultes. Ces modifications de la répression culturelle ne sont pas sans effet sur le refoulement. Il suffit d'entendre les patients d'aujourd'hui, hommes ou femmes, évoquer sans précaution excessive leur masturbation et les fantasmes associés, pour saisir ce qui différencie l'analysant actuel de l'hystérique sur le divan 1900 de Freud. Mais il est tout aussi vrai de souligner que ces modifications historiques n'ont en rien diminué la force du conflit psychique : frigidité, fiasco et éjaculation précoce sont des symptômes aussi fréquents aujourd'hui qu'il y a 100 ans. Autant il est important pour la psychanalyse de ne pas rester aveugle et sourde aux transformations du monde, autant il lui est nécessaire de résister à l'air du temps et de ne pas se soumettre à la dernière exigence idéologique en vogue. Un exemple : la question de l'homosexualité et la façon dont la psychanalyse a eu à en débattre à propos du psychanalyste homosexuel.

La question aurait pu être réglée dès 1921. En décembre de cette année-là, Ernest Jones écrit à Freud à propos d'un médecin homosexuel hollandais qu'il souhaiterait exclure de la formation à la pratique de la psychanalyse, homosexualité oblige. Réponse de Freud : pas plus que l'on ne peut cautionner la poursuite légale de l'homosexualité, on ne peut sur cette base refuser l'admission à la formation. Une telle admission relève de « l'examen des qualités du candidat », et non de son choix d'objet sexuel. En d'autres termes, le métier de psychanalyste, s'il requiert une certaine qualité du fonctionnement psychique, ne saurait être empêché au seul regard des modalités de la vie sexuelle. Le lien fait par Freud entre la discrimination légale, en vigueur un peu partout à cette époque, et « l'interdit psychanalytique » renvoie Jones à sa confusion, celle qui consiste à tenir une répression culturelle pour un discours de vérité sur la chose psychique. S'il est un fonctionnement psychique que cet échange interroge, c'est surtout celui de Jones...

La position freudienne est aujourd'hui celle de l'International Psychoanalytic Association (IPA), mais il aura fallu 80 ans pour qu'il en soit ainsi (voir Feldman, 2017 ; Apfelbaum et Kahn, 2017) ! Voire davantage, tant rien

ne dit qu'une position institutionnelle, elle-même contrainte par le nouvel environnement culturel et légal (l'homosexualité était condamnable, mais c'est aujourd'hui sa discrimination qui l'est devenue), ne se traduit simplement dans les conditions d'admission d'un candidat à la formation au métier de psychanalyste. Pour être aujourd'hui politiquement incorrectes et donc « inavouables », les réticences n'ont pas pour autant disparu.

Jusqu'à il y a peu, la seule possibilité pour un candidat homosexuel à être admis consistait à crypter sa vie sexuelle, ou tout au moins à rester flou sur le sujet. Le *coming out* de plusieurs psychanalystes dans les années 1990, d'abord aux États-Unis, a mis au jour ce secret de polichinelle, permis de sortir de l'hypocrisie et invité à poser la question en d'autres termes.

Jamais, bien sûr, la tenue de l'homosexuel à l'écart ne s'est simplement accommodée de la stigmatisation de l'étiquette, celle qui pathologise quand elle n'insulte pas. Quand on est psychanalyste, la moindre des choses est de fonder en théorie analytique le point de vue que l'on soutient. Et les théories n'ont pas manqué...

La plus récurrente d'entre elles identifie homosexualité et perversion. Lacan, avec bien d'autres, en a repris l'antienne. Dans la suite d'un commentaire du *Banquet* de Platon, il évoque l'amour grec, « l'amour des beaux garçons », pour en souligner la dimension de sublimation. Mais il ajoute :

Cela n'empêche que l'amour grec ne reste une perversion, toute sublimation qu'elle soit... Que l'on ne vienne pas nous dire, sous prétexte que c'était une perversion reçue, approuvée, voire fêtée, que ce n'était pas une perversion. L'homosexualité n'en restait pas moins ce que c'est, une perversion. (Lacan, 1991, p. 43)

Par-delà Lacan lui-même, le raisonnement implicite qui « interdit » à l'homosexuel de devenir psychanalyste peut ainsi se résumer : comment celui qui néglige la différence des sexes et dénie la castration pourrait-il permettre à son patient d'y accéder ? Comment pourrait-il lui permettre de reconnaître le manque irréductible (la Castration, avec une majuscule) propre à l'humaine condition ?

Une question est à peine close qu'une autre surgit, tant la violence de la chose psychique inconsciente ne connaît pas de répit. Un débat permet de l'illustrer, organisé en 2001 à partir d'un argument proposé par Ralph Roughton, *training analyst* d'Atlanta qui avait déclaré sa « *gay identity* » au congrès de l'IPA à Barcelone, en 1997. Roughton met en garde contre toute

pathologisation de l'homosexualité et attire l'attention sur les préjugés hétérosexistes plus ou moins inconscients des analystes. Mais le plus intéressant concerne l'« étiologie » de l'homosexualité et l'invitation surprenante faite à l'analyste de s'abstenir de toute recherche en la matière. Pourquoi ce recul ? « Étiologie » rime avec « maladie » et l'on devine chez Roughton une certaine méfiance vis-à-vis d'un psychanalyste qui ne s'intéresserait aux causes que pour en modifier les effets ; en clair, faire d'un homosexuel malade un hétérosexuel bon teint. On ne sait pas très bien ce qui détermine un choix d'objet sexuel, protégeons ce non-savoir ! Cela fait penser à ces patients qui disent vouloir engager une analyse tout en précisant que c'est à condition de ne pas interroger leur croyance religieuse, ou de ne pas mettre en péril leur vie conjugale... Circulez, il n'y a rien à savoir.

Le mot « étiologie » n'est pas très bien venu, trop chargé du point de vue médical, par contre l'idée proche de *psychogenèse* est au cœur de l'expérience analytique. Reconnaître les obscurités qui entourent la détermination inconsciente d'un choix d'objet sexuel et amoureux (homo ou hétéro) est une chose, se refuser à en approcher est une tout autre question. On sait d'expérience que lorsqu'on ferme une porte en analyse, la pièce condamnée se remplit de tout ce qui ne demande pas mieux que d'échapper à l'exploration. Une aubaine pour les résistances. La cure n'a pas de but défini, hors celui de permettre le changement psychique pour vivre mieux ; mettre au jour les sources du choix d'objet ne relève d'aucune finalité privilégiée. Seules les modalités du transfert et le cours des libres associations tracent le chemin à suivre. Et il peut tout à fait arriver qu'une fragilité perceptible impose techniquement à l'analyste de ne pas poursuivre trop avant dans telle voie. Mais que penser d'un psychanalyste, et d'abord d'un candidat à la formation analytique, qui ne se serait jamais véritablement confronté au cours de son analyse personnelle à l'histoire inconsciente de ses choix sexuels et amoureux ? Quelqu'un, donc, qui n'aurait pas *rencontré*, au sens fort du mot, son hétérosexualité ou son homosexualité ? Que penser, sinon qu'il lui manquerait cette « qualité du fonctionnement psychique » nécessaire à l'exercice de ce métier. J'associe dans le raisonnement hétéro et homosexualité parce que l'obscurité inconsciente concerne les deux, sauf qu'il ne s'est jamais trouvé personne pour décommander l'investigation de la psychogenèse du choix hétéro. Ce que défend Roughton n'a pas de symétrie hétéro.

La psychanalyse devrait renoncer à explorer les psychogenèses des choix amoureux et sexuels qu'elle tournerait le dos à ce qui constitue son originalité : dessiner les figures de la sexualité infantile et en suivre la piste dans

les vies adultes, qu'il s'agisse de fantasmer, d'aimer, de créer ou de travailler. La restriction prônée par Roughton est prolongée par d'autres psychanalystes homosexuels (Richard Isay le premier, suivi par quelques-uns) de façon beaucoup plus radicale : seul un homosexuel, au fond, serait un psychanalyste compétent pour le patient homo. Cette position, plus militante qu'analytique (jusqu'à dresser une liste d'analystes *gay-friendly*), est certes restée marginale, elle est néanmoins riche d'indications. Elle est déjà plus ou moins incluse dans l'expression de Roughton pour se définir : la *gay identity*. La notion d'identité est d'abord culturelle et politique, elle circonscrit une *communauté*, soit la reconnaissance du *même* (« *idem* ») sur fond de pluriel. En psychanalyse c'est moins une notion qu'un fantasme du moi, fantasme narcissique et vital, par quoi le sujet se convainc de ne faire qu'Un. Chacun d'entre nous, en disant « Je », a besoin d'y croire et d'oublier absolument que « Je est un autre ». Mais ce qui est nécessaire au moi dans la vie de tous les jours est une entrave à l'exercice de la psychanalyse. Nul ne franchit aisément les frontières qui délimitent le territoire du moi, mais ce dépaysement, fût-il toujours partiel, est la condition de possibilité pour un psychanalyste d'appliquer sa propre méthode : celle d'une écoute flottante qui largue ses propres amarres. Bien des patients présentent à leur analyste des contrées psychiques qui lui sont complètement étrangères. S'il n'est pas partant pour le voyage, c'est qu'il s'est trompé de métier. Ce n'est pas à lui de fermer les portes.

Assumer son choix homosexuel est une chose, en faire une identité en est une autre. Le comble de celle-ci est de réaliser sous une forme positive ce que la haine de l'homosexualité réalisait sous une forme négative : les nazis regroupaient les homos dans un camp pour les détruire ; la « communauté » homosexuelle aujourd'hui crée des lieux où il fait bon vivre rien qu'entre soi. À l'image de Provincetown, ce village situé tout au bout de Cape Cod, où les couples gays et lesbiens et leurs enfants ont profité d'un environnement de rêve pour créer un monde qui est comme l'envers de cette solitude absolue de l'homosexuel en monde hostile que présente le film de Barry Jenkins, *Moonlight*.

L'inconscient est politiquement incorrect ; le moins que l'on puisse attendre du psychanalyste, en tout cas dans l'exercice de son art, est qu'il se montre à la hauteur de cette folie privée.

Notes

1. « Folle » est en français un des mots péjoratifs pour désigner l'homme homosexuel.
2. « Canon », le mot en français condense le sens de « super » et la référence très phallique à l'arme de guerre.
3. Titre du livre que Pascal Quignard consacre à la scène primitive (Paris, Flammarion, 2007).

Références

- Apfelbaum, L. et Kahn, L. (2017). La situation de l'homosexualité dans la formation analytique (1973-2000) : bibliographie commentée. *Annuel de l'APF*, 2017 (1), 185-209.
- Butler, J. (2005a). *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte.
- Butler, J. (2005b). *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Demoule, J.-P. (2007). *Naissance de la figure. L'art du paléolithique*. Paris : Hazan.
- Fassin, É. Et Margron, V. (2011). *Homme, femme, quelle différence ?* Paris : Salvator.
- Feldman, M. (2017). Être gay et devenir psychanalyste : trois générations. *Annuel de l'APF*, 2017 (1), 153-172.
- Freud, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard.
- Lacan, J. (1991). *Le séminaire. Livre VIII : Le transfert (1960-61)*. Paris : Seuil.
- Lévi-Strauss, C. (2013). *Nous sommes tous des cannibales*. Paris : Seuil 2013.
- Rubin, G. S. et Butler, J. (2001). *Marché au sexe*. Paris : EPEL.